

“L’HUMBLE MESURE DU POSSIBLE”.
ENGAGEMENT ET DÉTACHEMENT DANS LES ESSAIS
YOURCENARIENS

Bérengère DEPREZ
(Université catholique de Louvain)

La première phrase du titre de cet exposé est extraite d’un court texte intitulé “Qui sait si l’âme des bêtes va en bas?”, dans *Le Temps, ce grand sculpteur*, court essai qui se termine par une exhortation à la fois modeste et ambitieuse: “changeons (c’est-à-dire améliorons s’il se peut) la vie” (*EM*, p. 376). La modestie de l’exhortation tient évidemment à la restriction modale “dans l’humble mesure du possible”; l’ambition du propos tient à son ampleur sous-jacente.

Attardons-nous donc à ce que cette petite phrase sous-entend: que la vie doive être changée, “c’est-à-dire” améliorée, sous-entend à l’évidence que son état présent ne satisfait pas l’énonciatrice. Que celle-ci englobe le lecteur dans son exhortation prouve qu’elle le juge à priori capable de comprendre l’appel et de participer à l’effort. Enfin, il y a au moins un acte de foi dans le résultat de cet effort: il n’y aurait pas de sens à proposer une tentative d’amélioration si l’on savait celle-ci vouée à l’échec. À la réflexion, pareil optimisme dans la possibilité, voire l’efficacité d’une communication et d’un effort commun à l’auteur et au lecteur surprend beaucoup chez Marguerite Yourcenar, par ailleurs si désabusée sur l’état du monde¹, la bonté de l’humain en général² ou l’intelligence de son lecteur en particulier³.

¹ Voir par exemple, entre autres, le chapitre intitulé “La nuit des temps” dans *Archives du Nord*, la conclusion de l’essai intitulé “Sur quelques lignes de Bède le Vénéérable” ou encore le pessimisme exprimé par Zénon lors de la conversation à Innsbruck.

² “Vous ne croyez pas l’homme bon?” Sur ce dernier point, ma réponse: ‘C’est difficile à croire après avoir visité Auschwitz et Belsen’”, Marguerite YOURCENAR, *Lettres à ses amis et quelques autres*, édition établie par Michèle SARDE et Joseph BRAMI, Paris, Gallimard, 1995, p. 443.

³ Par exemple, “un public qui sait de moins en moins lire”, dans l’essai sur Mishima (*EM*, p. 198).

Mais peut-être l'essai⁴ relève-t-il précisément d'une catégorie littéraire exhortative, un peu comme le genre épistolaire ou la harangue, quoique de manière plus subtile. De manière tellement plus subtile d'ailleurs que l'essai yourcenarien se présente d'abord au contraire comme un genre neutre, objectif, un exposé à caractère scientifique, où l'érudition est de bon ton, alors qu'elle serait inadmissible dans le roman. Il suffit de comparer à cet égard, justement, "Ton et langage dans le roman historique" et *Mémoires d'Hadrien* pour s'en convaincre, la magie sympathique à l'œuvre dans celui-ci, la documentation et l'exposé de la méthode dans celui-là.

Parmi les sources et les finalités de son écriture critique, Marguerite Yourcenar assigne certes à ses essais, comme à toute son écriture d'ailleurs, une fonction d'approfondissement de la connaissance, et quelques-uns de ces textes servent tantôt d'épure et tantôt de caisse de résonance à certaines de ses œuvres romanesques. Il est donc, au premier abord, aisé de rapprocher, par exemple, les essais relatifs au monde antique de *Mémoires d'Hadrien* et ceux sur la Renaissance de *L'Œuvre au Noir*. Certaines préfaces et postfaces prennent par ailleurs figure de véritables essais: la postface pour la republication d'*Anna, soror...* pourrait ainsi honorablement prendre place aux côtés de l'essai sur Thomas Mann ou sur d'Aubigné et constituer un florilège raisonné de l'inceste en littérature; la préface des *Songes et des sorts* est baptisée "essai" par Marguerite Yourcenar elle-même dans la chronologie (*OR*, p. XX), etc.

Mais cette connaissance serait elle-même stérile si elle ne servait pas d'abord à s'éclairer soi-même, ensuite à éclairer les autres, ce qui est encore une finalité sous-jacente (fût-elle inconsciente ou même niée) de toute écriture destinée à la publication, et paraît plus adéquat au genre de l'essai qu'à celui de la narration, encore que Marguerite Yourcenar se plaise ici comme partout à brouiller les pistes. On trouve ainsi dans l'écriture critique de Marguerite Yourcenar les éléments d'une sorte de testament à la fois moral (comment régler sa conduite en fonction de valeurs auxquelles on adhère par tâtonnements successifs) et spirituel (comment appréhender le sacré dans l'homme et dans le monde, et s'y unir).

Nous nous proposons d'explorer ici un mouvement en apparence contradictoire dans les essais yourcenariens: l'engagement et le détachement. Malgré l'intérêt des paratextes, nous nous limiterons ici aux essais recensés

⁴ "Ouvrage littéraire en prose, de facture très libre, traitant d'un sujet qu'il n'épuise pas ou réunissant des articles divers", dit le *Petit Robert*.

comme tels par l’édition de La Pléiade⁵, c’est-à-dire les recueils classiques, à l’exception toutefois du *Tour de la Prison*⁶, recueils auxquels doivent à notre avis s’ajouter le *Pindare* des “Textes oubliés” et les “Articles non recueillis en volume”. Vu l’ampleur du corpus et celle du propos, il n’est évidemment pas question de faire plus ici qu’effleurer ces textes, en prenant garde de ne pas les écorcher.

Si le scepticisme d’un Zénon, le relatif pessimisme d’Hadrien ou le laisser-aller existentiel de Nathanaël nous donnent au moins une idée de ce que leur génitrice entend par “détachement”⁷, que peut-on signifier par “engagement” à propos d’un auteur comme Marguerite Yourcenar? Revenant à notre petite phrase de tout à l’heure, définissons-le provisoirement comme cette action en vue de changer, c’est-à-dire d’améliorer, la vie.

Les quatre articles de jeunesse⁸ qui figurent curieusement à la fin du volume des *Essais et mémoires*⁹ ont en commun le ton péremptoire qui ne laisse pas de surprendre, voire d’irriter, sous la plume d’un auteur alors jeune, d’autant plus que cette sûreté apparente du ton s’est ensuite, d’une part nuancée à bien des égards, d’autre part, là où elle subsistait, exprimée de façon plus naturelle chez un auteur cette fois dans sa maturité. Que disent ces articles? La jeune femme qui s’intéressait à la médecine, en posant un “Diagnostic de l’Europe”, se garde d’indiquer des remèdes : détachement. Son catalogue affecté de héros

⁵ Pour justifier cette limitation, on peut avancer que l’essai se suffit à lui-même alors que, même lorsqu’elle prend l’ampleur ou la structure d’une œuvre en soi, la préface fait sans cesse référence à l’œuvre qu’elle est censée présenter, ou la postface expliquer après coup. Telle est bien la raison pour laquelle on appelle ces textes de proximité des “paratextes”.

⁶ *Le Tour de la prison* pourrait (et devait) à l’évidence prendre place parmi les recueils d’essais de Marguerite Yourcenar, mais l’édition de ce recueil inachevé nous semble trop peu maîtrisée par l’auteur - et pour cause - pour qu’il entre en compte dans notre sujet.

⁷ Pour un examen approfondi de cette question, on se reportera au travail de Simone PROUST, *L’Autobiographie dans Le Labyrinthe du monde. L’écriture vécue comme exercice spirituel*, Paris, L’Harmattan, 1997, et plus particulièrement aux chapitres intitulés “Les thèses bouddhiques”, p. 167-205.

⁸ Le premier, “Diagnostic de l’Europe”, de 1929, émane d’une jeune femme qui vient d’avoir vingt-six ans et s’appête à publier *Alexis*; le dernier, “Essai de généalogie du saint”, date de 1934, c’est-à-dire de la même année que *La Mort conduit l’attelage* et la première version de *Denier du rêve*. Les dates de composition ne coïncident évidemment pas souvent avec celles de la publication (on se référera utilement à la *Chronologie*, avec les réserves que l’on sait, *OR*, p. XVI-XX), mais on comprend que les années 1929 à 1934 (le *Pindare* date pour sa part de 1932) sont des années d’effervescence et d’intense conception intellectuelles (voir notamment Maurice DELCROIX, “Avant le grand silence”, Tours, *Bulletin* de la SIEY n° 19, 1998, p. 157 sv.).

⁹ Alors que “L’improvisation sur Innsbruck”, daté de 1929 et visiblement de la même veine, figure en bonne place dans *En pèlerin et en étranger*.

dissimule mal la “sympathie pour le lieutenant” qui s’exprimera plus tard¹⁰ : engagement. Son portrait sec du voyageur de commerce¹¹ ne parvient pas à cacher un prodigieux intérêt pour ceux qu’elle décrira plus tard dans *L’Œuvre au Noir* comme des “maîtres ès réalités” (*OR*, p. 622)¹² : engagement. Enfin, sa généalogie du saint, en 1934, explicitement dénommée “essai”, ne se rapproche de son objet que pour mieux, semble-t-il, le laisser tomber en une conclusion d’un paradoxe assez fuyant : “le principal mérite du saint reste d’avoir inventé Dieu” (*EM*, p. 1688) : détachement.

Dans sa note de 1982 sur “Diagnostic de l’Europe”, en un jugement à la fois sévère et naturel sur cet article de jeunesse, mais qui pourrait s’appliquer aux trois autres, Marguerite Yourcenar énumère ce qu’elle ne pouvait imaginer à l’époque¹³ : “la tragédie écologique, qui allait éclipser toutes les autres”; “les crimes politiques monstrueux et les génocides par tous pays”; “le bris des cultures considérées comme centrales”; “l’effroyable vague d’inculture causée par les médias et renforcée par un sentiment d’inutilité et d’à-quoi-bon”. (*EM*, p. 1655)¹⁴.

¹⁰ Dans l’essai intitulé “La noblesse de l’échec”, daté de 1980 et appartenant à la “série japonaise”. Mais notons que les quatre “textes oubliés”, entre autres prémices de l’œuvre, parlent déjà, maladroitement, du “Japon des samouraï roidi d’héroïsme guerrier” (*EM*, p. 1649).

¹¹ “Le Changeur d’or” (*EM*, p. 1668-1677).

¹² *Le Changeur d’or* d’Holbein que Marguerite Yourcenar appelle déjà l’“habile homme” (*EM*, p. 1671) préfigure Philibert Ligre ainsi caractérisé dans *L’Œuvre au Noir* (1968) et qui ne l’était pas encore sous les traits du François de *D’après Dürer* (1934).

¹³ On est toutefois frappé du caractère prémonitoire de certaines vues et, par exemple, de voir qualifier l’entre-deux-guerres de “paix qui n’est qu’une guerre non finie” (*EM*, p. 1651), d’entendre parler de la culture de masse (*EM*, p. 1651) ou du chômage et de l’emprise économique (*EM*, p. 1675-1676) dans des termes qui n’ont pas pris une ride en cette dernière année du siècle. Parmi ces vues, il en est deux entre cent qui servent visiblement de brouillon à celles de l’Hadrien des *Mémoires*: comparer le portrait du marchand dans “Le Changeur d’or” avec “Nos marchands sont parfois nos meilleurs géographes [...]. Nos banquiers comptent parmi nos plus habiles connaisseurs d’hommes” (*OR*, p. 377) et “Cette religion du travail ramène peu à peu les sociétés modernes à l’approbation du travail forcé, et [...] les tyrannies nouvelles [...] en arrivent lentement à rétablir l’esclavage” (*EM*, p. 1676) avec “Je doute que toute la philosophie du monde parvienne à supprimer l’esclavage [...] Je suis capable d’imaginer des formes de servitude pires que les nôtres [...] : qu’on développe chez [les hommes] [...] un goût du travail aussi forcené que la passion de la guerre chez les races barbares” (*OR*, p. 375).

¹⁴ Marguerite Yourcenar renie en partie ses “naïves” analyses littéraires, mais ne songe pas à rectifier les préjugés antisémites qui la conduisent à deux ou trois énormités, par exemple dans “La symphonie héroïque” (*EM*, p. 1665-1666) ou dans “Le Changeur d’or” (*EM*, p. 1672). Cela doit-il étonner de la part d’un écrivain qui prêtera à Hadrien plus de honte à faire répéter une phrase non comprise que de commettre un crime (*OR*, p. 503)? Il est également remarquable qu’en 1932 elle réduise à trois les “pouvoirs [qui] ont jusqu’ici gouverné l’homme : la foi, la force, la fortune”

Nous voici au deuxième temps de notre inventaire. Écologie, crimes contre l’humanité, effondrement culturel et moral : voici le diagnostic non plus de l’Europe, mais de la planète. Il s’est évidemment assombri. Et Marguerite Yourcenar, entre 1929 et 1982, a répondu à sa manière à ce qu’elle ne pouvait tout d’abord imaginer.

Commençons par les essais sur les autres écrivains, qui offrent quelques merveilleux exemples de ce que les psychologues appellent la “projection spéculaire” : ainsi, les qualités que Marguerite Yourcenar reconnaît à Selma Lagerlöf, mais aussi à Constantin Cavafy, à Roger Caillois, à Henry James, à Oscar Wilde, à Thomas Mann, à Virginia Woolf, à Yukio Mishima, à Jorge Luis Borges, à Jean Schlumberger, ou les vœux et les regrets qu’elle formule pour eux, et parfois très évidemment à leur place, semblent dans bien des cas reconnus ou formulés pour elle-même¹⁵. Il n’est jusqu’à Pindare qu’elle n’orne de pensées et d’habitudes aristocratiques qui sont évidemment aussi les siennes, même si tout donne à penser que dans l’élaboration de sa conscience d’adulte un Socrate a compté autant qu’un Pindare (*EM*, p. 1489). La plupart (sauf sans doute l’essai sur Henry James) jouent sur cette articulation paradoxale, et même parfois déchirante, entre le détachement et l’engagement: Selma Lagerlöf mourant de ne pouvoir aider plus concrètement sa patrie; Mishima crucifié entre la contemplation et l’action politique; Thomas Mann hésitant entre le recul de l’hermétisme et la proximité de l’humanisme. Bien entendu, ce n’est pas un hasard qui a conduit Marguerite Yourcenar à s’intéresser à ces écrivains (sauf encore, de l’aveu même de l’auteur, pour

(*EM*, p. 1675). L’écrivain dans sa maturité, reprenant son énumération, aurait peut-être aussi osé parler de l’amour.

¹⁵ Entre autres, sur Selma Lagerlöf : “Un grand roman présuppose un libre regard porté sur la vie que la coutume sociale, jusqu’ici, n’a guère permis aux femmes; il suppose aussi, dans les meilleurs cas, un luxe de puissance créatrice que les femmes semblent avoir rarement eue, ou du moins pu manifester, et qui ne s’est donné jusqu’à présent libre cours que dans la maternité physiologique” (*EM*, p. 109); sur Mishima : “La grossière curiosité pour l’anecdote biographique est un trait de notre époque [...]. Nous tendons tous à tenir compte, non seulement de l’écrivain qui, par définition, s’exprime dans ses livres, mais encore de l’individu, toujours forcément épars, contradictoire et changeant, caché ici et visible là, et, enfin, surtout peut-être, du *personnage*, cette ombre ou ce reflet que parfois l’individu lui-même [...] contribue à projeter par défense ou par bravade” (*EM*, p. 198; c’est elle qui souligne); citant Isocrate à propos de Cavafy: “Nous appelons “Grecs” [...] non seulement ceux qui sont de notre sang, mais encore ceux qui se conforment à nos usages” (*EM*, p. 139); sur Jean Schlumberger: “Comme toujours, et pour tout écrivain, [...] ce sont ses remarques fugitives ou ses notations faites en sourdine qu’il importe le plus d’entendre” (*EM*, p. 418); enfin, citant Borges : “Tout écrivain, tout homme doit voir dans ce qui lui arrive, y compris l’échec, l’humiliation et le malheur, un instrument, un matériau pour son art dont il doit tirer profit” (*EM*, p. 575).

Henry James¹⁶). Le caractère plutôt hétéroclite de leur voisinage est précisément conjuré par l'harmonisation de l'approche qu'en tente notre auteur : si, sans doute, personne ne songerait à première vue à asseoir côte à côte Yukio Mishima et Selma Lagerlöf, Marguerite Yourcenar ne craint pas le rapprochement, parce qu'il passe par elle-même. En mettant beaucoup de soi non seulement dans ses personnages mais encore dans les personnes réelles dont elle parle, l'auteur qui ne dit jamais "je", paradoxalement, s'engage, s'implique beaucoup plus qu'elle ne veut le reconnaître elle-même lorsqu'elle utilise à propos d'Hadrien le précepte : "S'interdire les ombres portées" (*OR*, p. 528); précepte d'ailleurs parfaitement contradictoire de "se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un" (*OR*, p. 526).

Les essais sur la souffrance animale et sur l'écologie¹⁷ fournissent l'occasion d'un autre rapprochement qui peut sembler choquant. Il est exprimé dans le court essai intitulé "Qui sait si l'âme des bêtes va en bas?" : "Il y aurait moins d'enfants martyrs s'il y avait moins d'animaux torturés, moins de wagons plombés amenant à la mort les victimes de quelconques dictatures, si nous n'avions pas pris l'habitude de fourgons où des bêtes agonisent sans nourriture et sans eau en route vers l'abattoir" (*EM*, p. 376). Ce raisonnement procède d'une capacité d'imagination et d'une logique qui s'exprimeront dans un autre essai, "Une civilisation à cloisons étanches" : "Tout acte de cruauté subi par des milliers de créatures vivantes est un crime contre l'humanité qu'il endure et brutalise un peu plus" (*EM*, p. 397). La possibilité d'une comparaison de la souffrance animale et de la souffrance humaine (voire des agonies d'un bœuf à l'abattoir et d'un déporté vers un camp de concentration) existe si l'on prend acte de la responsabilité de l'humain : qui peut le plus peut le moins; celui qui est capable du plus grand respect de la vie sera capable *a fortiori* du respect élémentaire¹⁸. C'est à ce moment qu'on sent le plus d'engagement, au sens social et politique du terme, sous la plume de Marguerite Yourcenar :

¹⁶ "Sans être le moins du monde spécialisée dans l'œuvre de Henry James, il m'arriva, presque par hasard, de traduire en 1938 *Ce que savait Maisie*" (*EM*, p. 556).

¹⁷ Principalement "Bêtes à fourrure", 1976 (*EM*, p. 331-333); "Qui sait si l'âme des bêtes va en bas?", 1981 (*EM*, p. 370-376); "Oppien ou les Chasses" (*EM*, p. 391-395), 1955; "Une civilisation à cloisons étanches", 1972 (*EM*, p. 396-397); "Suite d'estampes pour Kou-Kou-Haï", 1980 (*EM*, p. 474-480). Cette veine est bien sûr aussi largement présente dans le reste de l'œuvre, romanesque ou pseudo-autobiographique, théâtrale ou poétique, ainsi que dans la plupart des entretiens.

¹⁸ Pour un étude de cette comparaison, voir Béregère DEPREZ, "Marguerite Yourcenar et les camps : une banalisation à cloisons étanches?", *Les Lettres Romanes*, Université catholique de Louvain, Faculté de philosophie et lettres, décembre 1995, p. 139-147.

Je crains qu'il ne soit pas, malheureusement, dans nos possibilités de Français d'interrompre immédiatement la guerre du Vietnam [...]. Je crois au contraire que nous pouvons quelque chose pour faire cesser sous peu le cauchemar de la chaîne n° 2 [celle de l'abattoir] à l'aide d'une autre chaîne, celle de la télévision. J'appelle de mes vœux un film plein de sang, de meuglements, et d'une épouvante trop authentique, qui fera peut-être plaisir à quelques sadiques, mais produira aussi quelques milliers de protestations (*EM*, p. 397).

Une autre importante catégorie d'essais est celle qui ne s'attarde à une époque où à une contrée particulière que pour mieux élargir la perspective et nous ramener à l'universel. De l'histoire japonaise des guerriers périssant avec Yoshitsune sous un lointain shogunat, Yourcenar finit par écarter jusqu'au soupçon d'exotisme : "Il y a un coin de 'sympathie pour le lieutenant' dans notre cœur à tous" (*EM*, p. 330). *L'Histoire auguste* se fait manuel d'histoire, journal à scandales, recueil d'instantanés, avant de devenir un livre familier comme une maison : "Le lecteur moderne est chez lui dans *L'Histoire auguste*" (*EM*, p. 21). Elle évoque la visite de Flaubert à Chenonceaux, à qui l'on montre "un étrier qui aurait été, disait-on, celui de François I^{er}", pour nous interpeller tous ensuite : "L'âge des touristes avait commencé" (*EM*, p. 73). À propos de la Gita-Govinda, elle écrit : "C'est de nos sens à nous qu'il s'agit, et de nos délices"¹⁹. Et ainsi de suite.

À y regarder d'un peu plus près, nous sommes donc amenés à constater que Marguerite Yourcenar fait bien plus souvent appel à la participation de son lecteur que son scepticisme plusieurs fois affiché à son égard, notamment dans les entretiens²⁰, ne le laisserait croire. Loin de l'ignorer, elle l'interpelle sans cesse en l'incluant dans sa propre démarche, ce qui s'exprime le plus souvent par l'emploi de la première personne du pluriel²¹, plus rarement la deuxième²²,

¹⁹ À nouveau, cette veine est représentée dans le reste de l'œuvre.

²⁰ On songe aux *Yeux ouverts* : un public qui "voit mal" (*YO*, p. 165), qui ne comprend rien (*Ibid.*, p. 231).

²¹ Parfois, l'emploi de la première personne du pluriel est plutôt pudique que réellement interpellant : ainsi dans "L'Andalousie ou les Hespérides" : "Et nous commençons à comprendre ce qui nous touche dans ce pays, et parfois nous bouleverse" (*EM*, p. 389). Voir aussi plus loin dans le même texte : "Énumérons nos délices : Grenade était belle, mais ce rossignol qui chanta toutes les nuits [...] nous en apprit tout autant sur la poésie arabe que les inscriptions de l'Alhambra" (*EM*, p. 389-390). L'emploi de la deuxième personne du singulier est du même ordre : par exemple, dans "Écrit dans un jardin" : "Les racines enfoncées dans le sol, [...] l'ombre accordée aux bêtes et aux hommes, la tête en plein ciel. Connais-tu une plus sage et plus bienfaisante méthode d'exister?" (*EM*, p. 405), ou le dernier paragraphe du texte (*EM*, p. 407).

mais passe parfois par un médiateur, ainsi dans “Fêtes de l’an qui tourne” : “Je me sentirais plus près de Jésus s’il avait été fusillé plutôt que crucifié”, me disait un jour un jeune officier ayant fait la guerre de Corée. C’est pour lui et pour tous ceux qui ne parviennent pas à retrouver l’essentiel sous ce qu’on pourrait appeler les accessoires du passé, que je me suis risquée à écrire ce qui précède” (*EM*, p. 363, c’est moi qui souligne). On notera l’élargissement de la perspective (“l’essentiel sous les accessoires du passé”), le caractère tout à fait avoué de l’engagement et le “risque” qu’il comporte: évidemment celui de n’être pas comprise. Mais ici, on sent que pour une fois peut-être Yourcenar semble davantage craindre de s’être mal expliquée.

Terminons notre inventaire par une catégorie d’essais où s’exprime un engagement plus politique. Il est ici tentant de renvoyer dos à dos ceux qui tirent Marguerite Yourcenar à gauche et ceux qui la tirent à droite. Que sa naissance aristocratique lui ait donné très tôt le sentiment d’être au-dessus de la mêlée n’est que trop clair, et il s’agit d’une autre forme (non spirituelle cette fois) de détachement. Notons tout de même, sur le chapitre de l’engagement politique, sa condamnation sans appel de l’hitlérisme dans “Forces du passé et forces de l’avenir”, texte écrit en 1940, c’est-à-dire à une époque où cette condamnation n’était le fait, pour ne citer qu’eux, que d’une partie de ses compatriotes. On y ajoutera, de la même veine, quelques jugements ici et là, qui s’expriment parfois à l’encontre même de ses admirations. Ainsi, toute la conclusion de l’essai mal intitulé “Approches du tantrisme”, et qui est consacré en fait à un livre de Julius Evola sur le tantrisme, consiste en une critique sèche des dérapages politiques de l’auteur, cette conclusion jetant bien entendu le discrédit sur le livre entier (*EM*, p. 403). Et la gêne qu’on sent à l’évocation de l’essai provocant de Mishima, *Mon ami Hitler* (*EM*, p. 249), s’étoffe aussitôt de considérations distantes, quoique pertinentes et très pédagogiques, sur le fascisme et le nazisme, mais pour mieux en distinguer l’écrivain japonais, ramené dans le giron de l’héroïsme kamikaze. Une fois de plus, l’engagement s’assortit presque immédiatement de détachement. Mais, qu’elle se déclare en faveur de la construction européenne dans “L’improvisation sur Innsbruck” (*EM*, p. 458) ou démocrate dans l’essai sur Pindare (*EM*, p. 1454²³), lorsqu’elle s’exprime dans les essais, la pensée politique de Yourcenar n’apparaît donc pas tellement systématique et cohérente que volontairement parcellaire, ponctuelle, jouant volontiers sur la retouche répétée, désireuse par-dessus tout

²² Dans “Oppien ou les Chasses” : “Mais feuillotez ce texte, et vous vous sentirez sorti des dates et de l’histoire, transporté dans un univers qui connaît l’alternance du jour et de la nuit, le passage des saisons, mais ne sait rien de l’horloge des siècles” (*EM*, p. 395).

²³ “C’est encore, après tout, le mode de gouvernement le moins tyrannique possible”.

d’ “échapper [...] à l’obsession des frontières” (*EM*, p. 458); et c’est avec un détachement tout aristocratique qu’elle peut affirmer : “Laissons les questions politiques, comme les questions sociales, à ceux qui les croient solubles” (*EM*, p. 458).

Il est difficile de conclure après ce survol nécessairement très partiel et peut-être partiel. Pour revenir à notre point de départ, et à ne considérer que l’œuvre seule et non la vie de notre auteur, il me semble que l’engagement le plus tangible de Marguerite Yourcenar a été son insatiable curiosité à l’égard de tout l’espace et de tout le temps, non seulement de l’humanité mais de l’univers. N’oublions pas que l’axiome yourcenarien souvent cité, “Plaise à Celui qui Est peut-être de dilater le cœur humain à la mesure de toute la vie” (*OR*, p. 564) a été formulé pour la première fois en 1934²⁴. Il se complète d’un autre axiome, plus ancien encore, moins connu sans doute mais tout aussi important: “Nous n’avons qu’une seule vie. [...] J’éprouverais sûrement le sentiment d’avoir perdu la mienne, si je cessais un seul jour de contempler l’univers” (*EM*, p. 459). Les grands romans ont abondamment témoigné de cette quasi-promesse que se faisait dans “L’improvisation sur Innsbruck” une jeune femme de vingt-six ans. Mais, nous venons de le voir, les essais ne sont pas en reste. Loin de représenter à cet égard une sorte de mode mineur de l’être-au-monde yourcenarien, et dans la mesure où tout changement n’est certes pas l’apanage de l’action, ils constituent bien une contribution à – pour reprendre ses propres termes – changer, c’est-à-dire améliorer s’il se peut, la vie.

²⁴ Dans “D’après Dürer”, in *La Mort conduit l’attelage*, Paris, 1934, Grasset, p. 16.